

## Notes sur l'histoire des «Principes de la Nature et de la Grâce» et de la «Monadologie» de Leibniz

Rudolf Boehm

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Boehm Rudolf. Notes sur l'histoire des «Principes de la Nature et de la Grâce» et de la «Monadologie» de Leibniz. In: Revue Philosophique de Louvain. Troisième série, tome 55, n°46, 1957. pp. 232-251;

doi : <https://doi.org/10.3406/phlou.1957.4914>

[https://www.persee.fr/doc/phlou\\_0035-3841\\_1957\\_num\\_55\\_46\\_4914](https://www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_1957_num_55_46_4914)

---

Fichier pdf généré le 24/04/2018

# Notes sur l'histoire des « Principes de la Nature et de la Grâce » et de la « Monadologie » de Leibniz

Dans la *Bibliothèque de Philosophie Contemporaine des Presses Universitaires de France*, a paru en 1954 la première édition intégrale, d'après les manuscrits de Hanovre, Vienne et Paris, des deux derniers écrits philosophiques de Leibniz : *Les Principes de la Nature et de la Grâce fondés en Raison* et la « *Monadologie* » <sup>(1)</sup>.

On sait que l'édition des Œuvres complètes de Leibniz est entreprise, en principe depuis 1901, par l'ancienne Académie prussienne, maintenant Académie allemande, de Berlin <sup>(2)</sup>. Pour maintes raisons, elle ne peut avancer que très lentement. On procède par ordre chronologique. Jusqu'à présent ont été édités 8 volumes, contenant la correspondance générale d'ordre politique et historique de 1668 à 1690, les écrits politiques de 1667 à 1676, la correspondance philosophique jusqu'à 1685 et les écrits philosophiques de 1661 à 1671. Se trouvent en état de préparation, deux volumes ultérieurs, dont l'un continue la série des écrits politiques, l'autre celle des travaux philosophiques <sup>(3)</sup>.

En attendant les progrès ultérieurs de l'édition des Œuvres complètes, des chercheurs particuliers, surtout français, ont publié

<sup>(1)</sup> G. W. LEIBNIZ, *Principes de la Nature et de la Grâce fondés en Raison; Principes de la Philosophie ou Monadologie*. Publiés intégralement d'après les manuscrits de Hanovre, Vienne et Paris et présentés d'après des lettres inédites par André ROBINET; Paris, Presses Universitaires de France, 1954; un vol. 22,5 x 14,5 de 148 pp.

<sup>(2)</sup> LEIBNIZ, *Sämtliche Schriften und Briefe*, Darmstadt et Berlin, 1923 sqq.

<sup>(3)</sup> Sur l'état de ces travaux à l'Académie allemande de Berlin, cfr Kurt MÜLLER, *Die Erschliessung des Leibniz-Nachlasses*, in *Forschungen und Fortschritte*, XXVIII (1954), fasc. 2, pp. 57 sqq.

des fragments de l'œuvre inédite de Leibniz qui paraissent présenter un intérêt particulièrement actuel pour la recherche philosophique. Après les travaux de Foucher de Careil, Couturat, Davillé, Rivaud et autres, après les récentes publications de Grua<sup>(4)</sup> et de Lewis<sup>(5)</sup>, un savant français, M. André Robinet, nous a procuré une édition qu'on peut dire définitive et à tout point de vue satisfaisante de tous les manuscrits ayant trait aux derniers travaux de Leibniz en vue d'établir le « *Système de l'Harmonie* » qui fait l'objet des *Principes de la Nature et de la Grâce*.

Pour *Les Principes de la Nature et de la Grâce fondés en Raison*, les manuscrits sont au nombre de cinq, dont deux, le *brouillon* et la *première copie A* (selon les désignations de M. Robinet), sont de la main de Leibniz, deux autres, la *seconde copie B* et la copie de la *Nationalbibliothek* de Vienne (*NB. Vienne* ; c'est le ms. que Leibniz a transmis au prince Eugène de Savoie), sont de la main d'un secrétaire, mais portent des corrections de la main de Leibniz lui-même. Le *brouillon* et les copies *A* et *B* se trouvent au *Staatsarchiv* de Hanovre (et non à la *Landesbibliothek*, comme le dit M. Robinet). Un cinquième ms. appartient à la Bibliothèque Nationale de Paris (*BN. Paris*).

Pour la « *Monadologie* », on possède quatre mss. Le *brouillon*, la *première copie A* et la *seconde copie B* — qui sont de la même main que les copies *B* et *NB. Vienne* des *Principes de la Nature* etc. et comportent des corrections de la main du philosophe — se trouvent également au *Staatsarchiv* de Hanovre. La *Nationalbibliothek* de Vienne possède également une copie (*NB. Vienne*) de la « *Monadologie* » ; ce ms. est écrit d'une main étrangère au milieu leibnizien.

Précisons que M. Robinet ne s'est pas contenté de tenir compte des textes et des variantes de tous ces mss. et d'établir les textes définitifs des deux écrits, mais qu'il en a pratiquement fait une édition complète. Pour les deux ouvrages, l'on trouve, dans son édition,

<sup>(4)</sup> G. W. LEIBNIZ, *Textes inédits*, d'après les manuscrits de la Bibliothèque provinciale de Hanovre, publiés et annotés par Gaston GRUA, Paris, Presses Universitaires de France, 1948, 2 vol. 22,5×14,5 de VIII-936 pp. — Cfr les comptes rendus de E. HOCHSTETTER in *Philosophische Studien*, I (1950), pp. 209 sqq., et de R. BOEHM, in *Philosophischer Literaturanzeiger*, II (1950), pp. 254 sqq. ainsi que Kurt MÜLLER, *loc. cit.*

<sup>(5)</sup> G. W. LEIBNIZ, *Lettres à Arnauld* d'après un manuscrit inédit, éditées par Geneviève LEWIS, Paris, Presses Universitaires de France, 1952, un vol. 22,5×14,5.

le texte du *brouillon* à la page de gauche, opposé au texte intégral de la version définitive (*B*), à la page de droite. A la page de gauche encore sont reproduites les variantes des textes intermédiaires (*A*). Pour les *Principes de la Nature* etc., on trouve en bas de la page de gauches les variantes de *NB. Vienne* et de *BN. Paris*. Pour la « *Monadologie* » les variantes de la copie *NB. Vienne* sont résumées dans la *Note 1* à la fin du volume. Un système de sigles permet en outre de relever les différents stades d'élaboration de tous ces manuscrits.

Le tout est précédé d'une description très soignée des mss. édités, de remarques de critique interne et externe, utilisant en partie des documents inédits, et de la bibliographie des éditions. Parmi les notes à la fin du volume, figure notamment (*Note 3*) un « tableau de correspondance des principaux textes des grandes œuvres leibniziennes concernant les principes de la philosophie classés d'après la hiérarchie monadologique ».

Dans la « présentation » de son édition, M. Robinet fait remarquer : « Alors que les éditions des *Principes de la Nature* etc. sont rares et négligées, celles de la *Monadologie* furent revues et corrigées à plusieurs reprises d'après les manuscrits de Hanovre. Mais, pour l'un comme pour l'autre de ces textes, on n'a jamais songé à une édition intégrale des *brouillons*... » (p. 1) <sup>(6)</sup>. Cela n'est pas tout à fait exact. M. Robinet fait mention de « l'effort de C. Strack qui rapporte des considérations intéressantes sur l'étude matérielle des manuscrits... : *Ursprung und sachliches Verhältnis von Leibnizens sogenannter Monadologie und den Principes de la Nature et de la Grâce*, Reimer, 1917 » (p. 23). Il ne semble cependant pas connaître l'édition, parue la même année 1917, également chez Reimer à Berlin, mais qui ne fut pas mise dans le commerce : *Leibniz, sogenannte Monadologie und Principes de la Nature et de la Grâce, herausgegeben von Clara Strack*. Cette édition, destinée à l'usage du séminaire de B. Erdmann, comporte les textes intégraux ou les variantes de tous les mss. des *Principes* etc. — excepté *BN. Paris*. — et de la « *Monadologie* » — excepté *NB. Vienne* <sup>(7)</sup>.

<sup>(6)</sup> Nous renvoyons par simple indication de pages, généralement intercalée entre parenthèses, au volume édité par M. ROBINET, *loc. cit.*

<sup>(7)</sup> Indiquons ici la correspondance des désignations employées chez Robinet et chez Strack. *Principes de la Nature* etc. : *brouillon* = *Erstentwurf*; *copie A* = *I*; *copie B* = *II*, ou *Haupttext*; *NB. Vienne* = *III*. — « *Monadologie* » : *brouillon* = *C*;

Il est vrai que la réalisation du projet de M<sup>me</sup> Strack ne fut pas entièrement satisfaisante. C'est pourquoi, en 1952, l'auteur de ces lignes a fait un stage à Hanovre pour établir, d'après les mss., les éléments d'une édition qui aurait dû prendre les formes que présente celle qui a été réalisée à présent par M. Robinet. Ainsi nous a-t-il été possible de collationner entièrement les textes et les variantes relevés par cet éditeur avec les notes que nous avons prises nous-même, à Hanovre. Le résultat en est que nous ne pouvons que féliciter notre concurrent de l'excellent travail de critique textuelle qu'il a accompli. Pour donner une idée des « corrections » qui, selon les notes que nous avons prises nous-même à Hanovre, pourraient à la rigueur être apportées au texte présenté par M. Robinet, nous signalerons deux petits détails qui ne semblent pas dépourvus d'intérêt. Dans le brouillon de Leibniz déjà, le § 2 de la « *Monadologie* » commençait ainsi : « Et il faut qu'il y ait des substances simples, puisqu'il y a des composés » (p. 68). Or, sous la main du copiste (copie A), cette phrase prit d'abord, quasi automatiquement, la forme suivante : « Et il faut qu'il y ait des substances simples, puisqu'il y a des substances composées »<sup>(8)</sup>. Toutefois, le copiste s'aperçut aussitôt de son erreur et la corrigea. Leibniz lui-même, en relisant la copie, barra une nouvelle fois, avec un trait appuyé, le mot « substances » devant « composées ». Ce petit incident qu'on peut relever à l'examen de la copie A se trouvant à Hanovre, M. Robinet a renoncé d'en faire mention. Autre détail : le texte définitif du § 30 de la « *Monadologie* » comporte le passage suivant : « ... en pensant à nous, nous pensons à l'Être, à la Substance, au simple et au composé, à l'immatériel et à Dieu même » ; tel est le texte que nous trouvons chez M. Robinet (p. 87). Dans l'original, cependant, nous lisons « Simple », écrit avec une majuscule, comme le sont « Être », « Substance » et « Dieu ». Nous ne signalons ces petits points qu'afin de faire ressortir jusqu'où il faudrait aller si l'on voulait discuter de l'exactitude des textes établis par M. Robinet.

Mais il y a autre chose. Dans ses notes de critique externe, M. Robinet, s'appuyant surtout sur la correspondance de Leibniz avec

*copie A = F; copie B = Q.* Comme nous venons de le dire, Strack n'a pas utilisé les copies désignées par Robinet BN. Paris (des *Principes*) et NB. Vienne (de la « *Monadologie* »).

<sup>(8)</sup> Nous soulignons.

Rémond, tâche de retracer une nouvelle fois l'histoire des événements et des relations qui ont donné lieu à la naissance des deux écrits. En effet, jusqu'à présent, cette histoire des textes n'a jamais pu être suffisamment éclaircie. M. Robinet y apporte des éléments nouveaux et précieux ; néanmoins, la solution du problème qu'il propose ne nous semble toujours pas satisfaisante. C'est pourquoi nous nous permettrons de faire à ce propos quelques remarques, destinées au moins à rendre plus clair le problème lui-même.

§ I. *L'origine des Principes etc. et le problème de la « Monadologie ».*

On sait que l'histoire des origines de ces deux écrits leibniziens, dénommés respectivement *Les Principes de la Nature et de la Grâce fondés en Raison* et « *La Monadologie* », a longtemps été obscurcie par le fait qu'on les a confondus l'un avec l'autre. Ne nous arrêtons pas, pour le moment, aux détails de l'histoire de cette erreur. Cependant le fait même que la confusion a été commise devra retenir notre attention. C'est en 1885 que l'erreur fut corrigée par Gerhardt. Celui-ci a établi que les *Principes de la Nature et de la Grâce* (que nous désignerons dès maintenant par les lettres PNG.) furent destinés au prince Eugène de Savoie pour qui Leibniz les a rédigés <sup>(9)</sup>.

La mise au point de Gerhardt devait évidemment soulever la question de savoir à quelle occasion Leibniz aurait écrit la « *Monadologie* » (désignée par nous en ce qui suit par *M.*). Jusqu'à présent, nous semble-t-il, on ne s'y est pas assez résolument attaqué. Nous adresserons ce reproche même à M. Robinet qui pourtant, en établissant les textes des différents mss., nous a fourni des données précieuses sur le problème.

Voici la thèse proposée par M. Robinet, thèse qui est en réalité aussi ancienne que la rectification due à Gerhardt : « Nous découvrirons dans l'entourage du duc d'Orléans les admirateurs fort pressants de Leibniz, auxquels est destinée la *M.* : le belliqueux Hugony, le tout-puissant Rémond et le poète Fraguier. Si bien que la *M.* nous apparaîtra comme étant une pièce de commande,

<sup>(9)</sup> Il va de soi que M. Robinet connaît parfaitement l'histoire de ces erreurs et la correction qu'y a apportée Gerhardt ; aussi nous nous étonnons de lire dans son ouvrage (p. 22) que Gerhardt « restitue les *Principes de la Philosophie* au prince Eugène » ; or, *Principes de la Philosophie*, c'est, selon M. Robinet, un titre plus authentique pour la « *Monadologie* ».

destinée à devenir un nouveau *De Natura Rerum* sur le métier de Fraguier » (p. 2). Mais au fait, aucune documentation ne démontre mieux l'arbitraire de cette affirmation que celle que reproduit M. Robinet lui-même. Ce dernier déclare expressément : « Les textes contemporains à ces mss. apportent de précieux renseignements sur la date de leur composition, leurs destinataires et leur place dans l'œuvre de Leibniz. *Aucun texte ne se rapporte à la Monadologie* <sup>(10)</sup>, qui s'appelait alors *Principes de la Philosophie* » (p. 13) ! Comment donc peut-il écrire quelques lignes plus loin que « les lettres échangées à cette époque entre Leibniz et deux de ses correspondants, Rémond et Bonneval, permettent d'apporter des conclusions que nous soulignerons au passage. Si les PNG. furent écrits pour le prince Eugène, la *M.* fut composée pour Rémond » ?

Il est vrai que dans une lettre adressée à Leibniz le 11 février 1714, « Hugony demande des 'Eclaircissements sur les Monades' pour Rémond qui envoie un poème de Fraguier » (p. 13). Leibniz répond favorablement à cette demande, et sollicite des indications plus précises. Rémond s'explique et même « insiste sur le plan et le style que devrait adopter Leibniz » (p. 14). Ce qui est plus douteux c'est l'affirmation de M. Robinet que « le philosophe en tiendra le plus grand compte dans sa conception de la *M.* » (ib.). En a-t-il tenu compte dans les PNG. plus que dans la *M.* ? Il est intéressant de relever comment M. Robinet exprime son hypothèse sur « la cause matérielle et fondamentale de cette œuvre », à savoir de la *M.* On connaît le brouillon d'une lettre de Leibniz à Rémond <sup>(11)</sup> qui n'a pas été envoyée et dont M. Robinet croit « qu'on est ici en présence de la première ébauche de la *M.* » Ce texte, comme M. Robinet l'admet lui-même, « rappelle le ton des PNG. » (p. 14) ! Et si vraiment la *M.* avait été rédigée en vue de pouvoir être mise en vers par Fraguier, pourquoi Leibniz n'en a-t-il fait part, ni à Fraguier, ni à Rémond, ni à Hugony ? Selon M. Robinet, Leibniz, par l'intermédiaire de Sulli, « remettra à Rémond, pour le faire patienter <sup>(12)</sup>, la copie des PNG., déjà achevés, au lieu de la *M.*, en voie de maturation » (p. 15). Affirmation sans aucun fondement sauf en ce qui concerne le simple envoi des PNG. Jamais dans la correspondance, même ultérieure, entre Leibniz et le cercle du duc d'Orléans, il n'est

<sup>(10)</sup> Nous soulignons.

<sup>(11)</sup> Publiée par GERHARDT, *Philosophische Schriften*, t. III, p. 622.

<sup>(12)</sup> Nous soulignons.

question d'une autre pièce que Leibniz aurait promise ou que Rémond et ses amis attendraient encore de la part du philosophe. Il ne suffit pas de dire que, au moment de l'envoi des *PNG.* par Leibniz à Rémond (le 26 août 1714), la *M.* est encore inachevée ; plus tard, elle sera achevée et ce texte ne sera toujours pas envoyé à Rémond, bien que les relations épistolaires se poursuivent. Il ne peut non plus être question d'une simple « non-exploitation de ce texte par Leibniz » (p. 13), comme le veut M. Robinet ; nous allons le montrer. Du reste, M. Robinet n'a même aucune raison de prétendre qu'à ce moment-là, la *M.* se trouve « en voie de maturation ». En effet, aucun des documents cités par M. Robinet — et c'est pour le moment toute la documentation dont nous disposons, à une exception près, dont nous aurons à parler — ne nous permet de connaître la destination et même la date ou le lieu de rédaction de la *M.* Mais soyons plus positif.

Tâchons de rétablir le calendrier. Depuis le mois de novembre 1712, Leibniz est à Vienne. En mars 1713, il y fait la connaissance du prince Eugène de Savoie. Il est impossible de dire à quelle date le prince Eugène a demandé pour la première fois à Leibniz ce que celui-ci lui donne peu de temps avant que le prince quitte Vienne, c'est-à-dire avant le 29 août 1714. En février 1714, Leibniz reçoit des demandes semblables de la part du cercle du duc d'Orléans. Il a d'abord l'intention d'y répondre par une lettre : c'est sous forme d'un brouillon de lettre à Rémond que ses travaux aux *PNG.* prennent leur origine. Cette lettre ne sera pas expédiée, et en juillet 1714, Leibniz commence de rédiger, à sa place, un petit exposé sous une forme plus littéraire. Il se peut qu'alors la demande du prince Eugène soit intervenue et ait déterminé le philosophe à entreprendre la rédaction d'un exposé dont il pourrait également faire usage pour répondre aux demandes de Rémond et de Fraguier. Quoi qu'il en soit, il écrit à Rémond, à la date indiquée : « J'espérois de joindre à cette lettre quelque Eclaircissement sur les Monades que vous paroissés demander, mais il m'est crû sous la main, et bien d'autres distractions m'ont empêché de l'achever si tot » (p. 14) <sup>(13)</sup>. On peut conclure, 1) que la date fixée par M. Robinet est exacte pour le *brouillon* des *PNG.* : « le second trimestre 1714, sans doute le mois de juillet » (p. 2) ; 2) que l'origine formelle et concrète des *PNG.* a été l'intention de Leibniz de répondre aux demandes

<sup>(13)</sup> GERHARDT, t. III, p. 618.

« d'Eclaircissements sur les Monades », que lui ont adressées et le prince Eugène et le cercle du duc d'Orléans.

Avant le 26 août 1714, date à laquelle il envoie à Sulli une copie des PNG., mieux élaborée encore <sup>(14)</sup>, pour que Sulli la transmette à Rémond, Leibniz en a donné une autre au prince Eugène qui quittera Vienne le 29 août. Aux environs de la même date, il confie une troisième copie à Bonneval qui doit la faire recopier pour le duc d'Arenberg <sup>(15)</sup>.

Quant à la *M.*, les données dont nous disposons sont beaucoup plus pauvres. Les seuls indices que nous fournit M. Robinet concernent des détails matériels. Les voici.

« 1. L'in-folio du brouillon de la *M.* est de la même rame de papier que l'in-folio des PNG. ;

2. Les in-folio de la deuxième copie *B* des PNG. ont le même filigrane que les in-folio de la première copie *A* de la *M.* » (p. 12).

Ceci permet, en effet, de croire que les dates des deux écrits sont assez rapprochées l'une de l'autre et qu'en partie au moins l'élaboration de la *M.* se situe après celle des PNG. Aussi est-il possible que, comme le suppose M. Robinet, la dernière copie (*B*) de la *M.* n'ait été fabriquée qu'après le retour de Leibniz à Hanovre, puisqu'elle est écrite sur un autre papier que les copies précédentes des

<sup>(14)</sup> Cfr pp. 8 sqq. — La dernière copie du texte que Leibniz a gardé lui-même « comporte quelques essais qui ne sont pas passés dans la copie de Vienne (c'est-à-dire celle qui a appartenu à Eugène), mais qui existent dans la copie de Paris (qui doit être affiliée à celle qu'a reçue Rémond; cfr p. 9) » (p. 8). Aussi la première édition des PNG., en *l'Europe savante*, t. IV, Première Partie, La Haye, 1718, pp. 100-123, édition probablement réalisée avec le concours de Rémond, relève du meilleur texte de l'ouvrage. Cfr p. 19.

<sup>(15)</sup> Cfr, p. 17, une lettre de Leibniz à Bonneval, datant de « fin 1714 » et qui confirme le fait que Leibniz a donné une copie des PNG. à Bonneval qui, lui, s'est chargé de la faire recopier pour le duc d'Arenberg et le prince de Horne. Bonneval ne semble jamais l'avoir fait. En effet, le 1<sup>er</sup> avril 1715 encore, Sulli écrit à Leibniz: « Monsieur le Duc m'a ordonné de plus de vous dire que, comme Monsieur de Bonneval ne lui a pas encore donné la copie de cet écrit que vous lui laissiez entre les mains, vous lui feriez un très grand plaisir si vous vouliez avoir la bonté de lui en envoyer une copie à Paris » (p. 18). Le 4 septembre de la même année, Rémond fait savoir à Leibniz qu'il a rendu son texte à Sulli pour le transmettre au duc d'Arenberg qui « a souhaité de le voir » (p. 16). Absolument rien n'indique qu'avant cela le duc aurait eu entre les mains cette autre copie. Quelle est donc la raison pour laquelle M. Robinet croit que Arenberg, « après s'en être dessaisi au profit du prince de Horne, réclame <le texte> de nouveau un an plus tard à Rémond » (p. 18) ?

deux écrits. Ceci ne nous éclaire aucunement sur la destination, et nous apprend pas grand-chose sur la date et le lieu de la rédaction de la *M.*

Du moins en serait il ainsi si nous ne pouvions nous baser que sur la documentation invoquée par M. Robinet. Au fait, il y a autre chose. Il y a d'abord les textes. En effet, un examen du contenu philosophique des deux écrits et du développement progressif de la présentation de la doctrine nous permet d'établir que la *M.* n'a pu être rédigée qu'après les *PNG*. Il ne fait pas de doute que tant le brouillon que les copies *A* et *B* des *PNG*, ainsi que tous les différents stades d'élaboration de ces mss. sont philosophiquement antérieurs au brouillon de la *M.* Rien qu'extérieurement, la tendance est manifestement de comprimer et à la fois de diviser progressivement le texte en des thèses logiquement bien distinguées les unes des autres. Le brouillon des *PNG*, ne comporte qu'une division en deux chapitres. Dans la première copie (*A*), cette division est remplacée par une autre, cette fois-ci en articles, encore relativement étendus. Il est vrai que le brouillon de la *M.* ne comporte aucune division du texte. Mais visiblement, la division du texte en ces paragraphes dont les formules concises deviendront fameuses est déjà prévue ; dès la première copie (*A*) de la *M.* cette division est réalisée.

Cela ne peut évidemment établir qu'une première date limite. Si l'on veut continuer de situer l'origine de la *M.* pendant le séjour de Leibniz à Vienne en 1712-1714, comme on y est habitué depuis le temps où l'on croyait que la *M.* était destinée au prince Eugène, c'est ailleurs qu'il faudra chercher un fondement pour cette affirmation. Le caractère plutôt négatif de tout ce qu'on peut tirer des faits auxquels nous nous sommes reporté jusqu'ici nous montre toute l'importance d'un autre témoignage auquel nous pensons. Il faut s'étonner que M. Robinet l'ait négligé, bien qu'il connaisse parfaitement son existence et qu'il s'y réfère en passant. Il s'agit du témoignage du premier éditeur de la *M.*, Heinrich Köhler.

## § 2. Le témoignage de Köhler, premier éditeur de la « *Monadologie* ».

En 1720, la *M.* est publiée pour la première fois, et en traduction allemande, par Heinrich Köhler, *Philosophiae et Juris Utriusque Candidatus*. C'est Heinrich Köhler, par ailleurs, qui a forgé le titre

de « *Monadologie* » ; dans les manuscrits, le texte est dépourvu de titre.

L'exemplaire de son édition qui a été à notre disposition <sup>(16)</sup>, se trouve relié dans un volume qui contient aussi une autre publication de Köhler : *Merckwürdige Schrifften, welche... zwischen dem Herrn Baron von Leibnitz und dem Herrn D. Clarcke... gewechselt, und... mit einer Vorrede Herrn Christian Wolffens... in teutscher Sprache herausgegeben werden von Heinrich Köhlern. Franckfurt und Leipzig. Bei Joh. Meyers sel. Witbe, Buchhändl. in Jena. 1720.* L'édition de la *M.* se trouve dans une partie du volume qui porte le sous-titre suivant : *Des Hn. Gottfried Wilh. von Leibnitz / ...* <suivent les titres de Leibniz> *Lehr-Sätze über die Monadologie ingleichen von Gott und seiner Existenz / seinen Eigenschafften und von der Seele des Menschen eyc. wie auch Dessen letzte Vertheidigung seines Systematis Harmoniae praestabilitae wider die Einwürffe des Herrn Bayle / aus dem Frantzösischen übersetzt von Heinrich Köhlern / Phil. et Jur. U. C.... Franckfurt und Leipzig. Bei Joh. Meyers sel. Witbe, Buchhändl. in Jena. 1720.*

D'après M. Robinet, « l'introduction de Köhler n'apporte rien de précis sur les sources consultées » (p. 30). Et pourtant il faut admettre que nous n'avons que le seul témoignage de Köhler pour affirmer que la *M.* a été écrite par Leibniz à Vienne, en 1714. Dans une *Vorrede des Uebersetzers*, Köhler écrit : « Da ich diese zwar kleinen : iedoch wichtigen *piecen* des Herrn von Leibnitz heraus gebe / besinne ich mich / dass er in Wien einem gelehrten Ausländer / welcher damahls eine Einleitung in seine *principia* der Welt-Weissheit verlangte / unter andern dieses anwortete : er habe zwar hiervon kein völliges *systema* aufgesetzt : iedoch würde man solches in seinen obgleich zerstreuten Schrifften antreffen... so habe ich desto weniger Bedencken getragen / diese zwey kleinen Aufsätze / welche er in Wien concipieret hat / in unserer Sprache heraus zu geben... » <sup>(17)</sup>.

<sup>(16)</sup> Il appartient à la bibliothèque du *Philosophische Seminar der Universität Köln*. Il s'agit, comme M. Robinet le fait remarquer justement, d'un « ouvrage rarissime » (p. 20).

<sup>(17)</sup> La *Vorrede* n'a pas de pagination. — On peut croire que ce savant étranger dont parle Köhler et qui aurait demandé à Leibniz une introduction aux principes de sa philosophie n'a été personne d'autre que Rémond. La réponse de Leibniz à laquelle se réfère Köhler serait alors celle qu'on lit dans la lettre de Leibniz à Rémond de juillet 1714, GERHARDT, t. III, p. 618.

En ce qui concerne le fondement de cette affirmation, Köhler est plus explicite dans sa *Vorrede* de l'autre publication (*Merckwürdige Schriften*) : « Gleichwie ich es nun für den grössten Teil meiner zeitlichen Glückseligkeit schätze / dass ich in meinen Hallischen Universitäts-Jahren / den wegen seiner besonderen *Meriten* so hochberühmten Herrn Hof-Rath Wolffen / als einen der grössten Danckbarkeit würdigsten Lehrer zu *veneriren* / und sowohl Dero eigene Lehr-Sätze als auch Dero *Reflexions* über die *Principia* des Herrn Baron von Leibnitz und anderer berühmten Männer zu hören / nachhero auch bey dem letztern in Wien einen täglichen Zugang und viele andere hohe *Faveurs* zu geniessen / und verschiedene Aufsätze über Dero neuesten Lehren zu sehen die *avantage* gehabt... » <sup>(18)</sup>.

Enfin, ce fait se trouve confirmé encore par Wolff lui-même dans une *Vorrede* de cette même publication : « Der Herr Uebersetzer hat nicht allein vor diesem meine Lehren von mir selbst angehört / sondern hat auch nach diesem bey dem Herrn von Leibnitz / als er in Wien war / einen beständigen Zutritt gehabt. Daraus kan ein jeder selbst urtheilen / was man sich von seiner Uebersetzung versprechen kan » <sup>(19)</sup>.

Ces indications peuvent être complétées par d'autres, mais dont la source est également Köhler.

En 1720 encore, des Maizeaux édite un *Recueil de diverses Pièces sur la Philosophie* etc. « hoc est *Collectio diversarum schedarum de Philosophia, Religione, Historia, Mathesi* etc. *Autoribus Leibnitio, Clarkio, Newtono et aliis Viris celebribus. Tomi II, Amstelodami... 1720* », comme le dit en latin le compte rendu que publient les *Acta Eruditorum quae Lipsiae publicantur* en février 1721 <sup>(20)</sup>.

<sup>(18)</sup> Ce serait donc à cette même occasion que Köhler aurait pris connaissance de la *M.* — Cette autre *Vorrede* est également dépourvue de pagination.

<sup>(19)</sup> Également sans pagination. — Wolff écrit encore : « so hat mir ... der Herr Uebersetzer dieser Streit-Schriften einen Auszug aus einem Briefe gezeigt / den der Herr von Leibnitz in Frantzösischer Sprache an einen Gelehrten nach Franckreich geschrieben / darinnen er gestehet / er hätte mit mir in zur Welt-Weissheit gehörigen Sachen niemahls *conferiret* / und könnte ich von seinen Meinungen nichts wissen / als was in öffentlichem Druck vorhanden wäre ». Manifestement, il s'agit là encore de la lettre de Leibniz à Rémond de juillet 1714 (GERHARDT, t. III, p. 618). Köhler aurait donc copié aussi, entre autres choses, une partie de cette lettre.

<sup>(20)</sup> *Acta Eruditorum*, 1721, p. 88.

En ce compte rendu, il est dit : « Cum Leibnitius Viennae esset, in gratiam Serenissimi Principis Eugenii, Herois Maximi, conscripsit discursum de Philosophia sua, cujus cum literis d. 26 Aug. A. 1714 datis participem fecit Remondum. Ejus, ut videtur, cura in Diario Gallico, quod sub titulo *Europae Literatae* in Batavia prodit, Mense Novembri A. 1718 lucem publicam adspexit sub Titulo *Principiorum de Natura et Gratia in Ratione fundatorum* et idem circa finem anni superioris a Koehlero in Germanicum idioma ex Apographo Gallico quod Viennae a Leibnitio acceperat, translatus et *Monadologiae* titulo insignitus <est>. Quoniam Leibnitius confidit, hoc scriptum apprime facere ad Philosophiam suam seu Metaphysicam (reliquas enim Philosophiae partes vix attingit) rectius intelligendam ; id ipsum integrum his *Actis* inserere nulli dubitabimus... » <sup>(21)</sup>.

Le texte des *Acta Eruditorum* continue en signalant les points intéressants du contenu de l'édition due à des Maizeaux et se termine, à la page 94, comme suit : « Equidem non deessent plura notatu digna, quae recenseri mererentur : sed memores promissi proxima Sectione *Suppl.* subjungemus potius Principia philosophiae Leibnitiana quae Vir summus summo cum studio literis mandavit, cum Viennae esset, quemadmodum nos certiores fecit Koehlerus, testis oculatus, qui eadem patrio idiomate sub *Monadologiae* nomine edidit, quemadmodum supra notatum est » <sup>(22)</sup>. Suit alors un bref compte rendu de l'édition de Köhler elle-même <sup>(23)</sup>.

Rappelons que ce sont là les seuls documents qui nous permettent d'affirmer que la *M.* a été rédigée à Vienne, en 1714, et sans doute immédiatement après la mise au point des *PNG*.

Au moment où ils recevaient la traduction allemande de la *M.* publiée en 1720, les rédacteurs des *Acta* semblent donc s'être adressés à Köhler pour lui demander des renseignements sur ce texte et peut-être aussi sur la publication (des *PNG*.) dans *l'Europe Savante* de La Haye ; il est probable qu'ils ont également demandé à Köhler le droit d'insérer au Supplément des *Acta* une traduction latine du texte dont disposait celui-ci. Köhler fournit les renseignements dont fait état le texte des *Acta* que nous venons de citer et accorda aux rédacteurs des *Acta* le droit de publier le texte leibnitien en question.

<sup>(21)</sup> *Acta Eruditorum*, 1721, p. 93 ; en partie cité chez Robinet (p. 20).

<sup>(22)</sup> Ce passage ne se trouve pas reproduit chez Robinet.

<sup>(23)</sup> *Acta Eruditorum*, 1721, pp. 94 sq.

On sait qu'en effet, une première édition latine de la *M.* a paru au t. VII (1721), section XI, pp. 500-514 du *Supplementum des Acta Eruditorum*. M. Robinet fait remarquer : « Les variantes, inversions de parties d'articles et numérotation, sont les mêmes que dans la copie de Vienne » (p. 20). D'autre part, des erreurs dans la traduction allemande due à Köhler<sup>(24)</sup> permettent de conclure que ce fut sur le texte français de la *M.* que la traduction latine des *Acta* a été faite. Il est néanmoins très probable que la copie *NB. Vienne* est celle qui a appartenu à Köhler<sup>(25)</sup>. Elle est « de la main qui recueillit les cours de Wolff, au milieu desquels elle se trouve » (p. 11). Or, comme nous l'avons vu, Köhler est un ancien élève de Wolff dont il a suivi les cours à Halle. Dans sa *Vorrede aux Merckwürdige Schriften*, Köhler ajoute que, plusieurs années après le séjour de Leibniz à Vienne, il s'est encore rendu à Halle. Il est néanmoins probable qu'il est rentré à Vienne, pour y demeurer et y mourir.

D'après M. Robinet, la traduction allemande de la *M.* due à Köhler correspond au dernier état (*f*) de la copie *A* ou encore, éventuellement, au premier état (*h*) de la copie *B*<sup>(26)</sup>, ces deux états n'ayant d'autre relation entre eux que celle d'un manuscrit retravaillé et de sa transcription. Or, la copie *A* connaît encore un état ultérieur (*g*), et la copie *B* un état, également ultérieur et correspondant à (*g*), état désigné par (*i*). En effet, (*g*) résulte « des ébauches effectuées lors du travail de révision de la copie suivante... Elles n'apparaissent qu'avec l'étude de la copie *B*, état (*i*) »<sup>(27)</sup>.

<sup>(24)</sup> Cfr par exemple, *loc. cit.*, p. 6, § 9 : « ... Vorzug oder Herrschafft (*dominatio*) gründet... » au lieu de, au texte original : « ... une différence interne, ou fondée sur une dénomination intrinsèque » (p. 73, chez Robinet). La traduction latine de ce passage est exacte, c'est-à-dire conforme à l'original français.

<sup>(25)</sup> M. Robinet note au sujet de la copie *NB. Vienne* : « Cette copie semble avoir appartenu à Köhler qui l'a peut-être recueillie lors de ses entretiens avec Leibniz, et donna probablement naissance à l'édition publique de la *M.* » (p. 10). Cfr p. 11 : « Il se peut que la première édition de la *M.*, faite en allemand par Köhler, dérive de cette copie ».

<sup>(26)</sup> M. Robinet dit sur l'état (*f*) de la copie *A* : « Ce stade fut considéré pendant un temps comme communicable, sinon définitif. En effet, c'est de cet état que dérive la copie de Vienne... » (p. 11). Par ailleurs, cette affirmation de M. Robinet contredit sa thèse sur la « non-exploitation de ce texte par Leibniz » (p. 13).

<sup>(27)</sup> P. 11. — Dans la copie de Vienne, « il... manque tous les passages provenant des remaniements faits pour la copie *B* et qui forment l'état (*g*) de *A*,

Or, de cela, M. Robinet aurait pu tirer une conclusion capitale : La copie de la *M.* qui a appartenu à Köhler (peut-être celle-là même qui se trouve encore aujourd'hui à la *Nationalbibliothek* de Vienne) a été établie *du vivant* de Leibniz. En effet, ni la copie *A* ni la copie *B* n'ont été laissées, par Leibniz, dans cet état auquel correspond le texte qui aurait servi de base à la traduction et à l'édition de Köhler. Tout ceci s'expliquerait parfaitement si Leibniz avait permis à Köhler, probablement immédiatement avant son départ de Vienne, de prendre une copie du texte de la *M.* en l'état non définitif où il se trouvait alors.

Cependant, un examen plus approfondi des textes en question nous a persuadé qu'en réalité tant la copie *NB. Vienne* que la traduction allemande de Köhler et la traduction latine des *Acta Eruditorum* dérivent, non pas des copies *A* ou *B* en l'un de leurs états, mais bien du *brouillon* lui-même, dans son état (c) <sup>(28)</sup>. Cet état du brouillon est postérieur à l'état (b) qui est reproduit par le secrétaire dans la copie *A*, état (d). La copie de Köhler aurait donc été fabriquée, d'autre part, à un moment où la copie *A* existait déjà, et même probablement dans un état déjà revu par Leibniz, puisque l'état (c) du brouillon est le résultat de « retouches lors du travail effectué sur la copie *A* dont c'est l'état (f) » (p. 10). Néanmoins, comme nous venons de l'affirmer, Köhler ou son copiste ne peuvent avoir eu en main que le brouillon lui-même.

Plusieurs détails le prouvent. Limitons-nous ici à noter les exemples suivants. Au *brouillon* de Leibniz, on lit à la fin du § 11 la phrase : « Et généralement on peut dire que la Force n'est autre chose que le principe du changement » (p. 74). Elle est barrée (p. 74) et n'est passée ni en la copie *A* ni en *B* (pp. 74 et 75). Mais elle est reprise en *NB. Vienne* (p. 129). La traduction allemande de Köhler la contient également : « Und man kan überhaupt sagen / dass die Krafft (*vis*) nichts anders sey / als eben das Prin-

postérieur par conséquent à cette transcription ». — Suit une affirmation, par M. Robinet, qui semblerait singulièrement étonnante, à moins qu'il ne s'agisse là d'une simple faute d'impression, qui remplace le (f) par le (g) incompréhensible : « D'autre part, des erreurs de détails permettent d'affirmer que cette copie fut faite d'après la copie *A* en cet état (g) et non d'après la copie *B* qui en dérive ».

<sup>(28)</sup> Pour la copie *NB. Vienne* que nous n'avons jamais vue nous-même, nous nous en référons exclusivement aux variantes indiquées par M. Robinet lui-même. Note 1, pp. 129-131.

*cipium der Veränderungen* » (*loc. cit.*, p. 6). De même la traduction latine.

Un seul autre exemple, en guise de preuve inverse. Le début du § 33 (numérotation définitive) : « Il y a deux sortes de VERITES » etc. jusque « ...leur opposé est possible », manque entièrement au brouillon en tous ses états (pp. 88 et 89), mais se trouve, avec de légères variantes, en *A* et *B*. Il ne se trouve point non plus, ni en *NB. Vienne*, ni dans les traductions allemande et latine (p. 130).

### § 3. Conclusions : L'origine de la « Monadologie ».

Les éléments que nous venons de ressembler, nous permettent-ils donc de tirer des conclusions concernant l'origine de la *M.* ?

On aura sans doute remarqué ce paradoxe de la situation dans laquelle nous nous trouvons : Le témoignage qui seul permettrait de déterminer la date, le lieu et peut-être aussi la destination de la *M.* se trouve être à la fois — et c'est bien la raison pour laquelle nous l'avons traité avec autant de prudence — à l'origine de toutes les erreurs résultant de la confusion de la *M.* avec les *PNG.* En effet, M. Robinet s'est manifestement trompé en attribuant l'origine de cette confusion à des Maizeaux et Koethen et de reprocher à ces deux éditeurs « une mauvaise lecture des *Acta Eruditorum* » (p. 2 et p. 21). Ils ont mieux lu les *Acta Eruditorum* que M. Robinet. Car c'est ici même, dans les *Acta Eruditorum*, que cette confusion a pris naissance ; et plus exactement encore, elle se fonde sur le témoignage de Köhler qui se dit *testis oculatus* de la naissance de la *M.*

D'autre part, Köhler, dans les informations qu'il a fournies aux éditeurs des *Acta*, se montre parfaitement à la hauteur de quelques détails concernant l'origine du texte publié en 1718 dans l'*Europe savante*, c'est-à-dire des *PNG.* ; à la hauteur notamment du fait que Rémond doit avoir joué un rôle dans cette publication. D'une façon générale, les informations de Köhler sont exactes ou, au moins, acceptables, à une exception près : il ignore la différence du texte de Rémond et de celui dont il dispose lui-même. Il en résulte que Köhler n'a point eu entre ses mains le numéro en question de l'*Europe savante* (comme les éditeurs des *Acta* ne doivent pas l'avoir consulté davantage) ; et donc la source des renseignements dont il dispose doit être autre. Ne pourrait-il pas tenir ces renseignements de Leibniz lui-même, qu'il a rencontré journalièrement à Vienne et

qui lui donnait connaissance, entre autres, de sa correspondance avec le cercle de Rémond ?

Mais pour trancher ce problème paradoxal qui nous occupe, il faut d'abord se rappeler quel est, au fait le contenu des deux écrits dont il est question. Nous nous rallions, en effet, à l'opinion de M. Robinet qui voit dans la lettre, conçue par Leibniz à l'intention de Rémond mais qui n'a pas été envoyée, à la fois l'origine des PNG. et « la première ébauche de la *Monadologie* » (p. 14). Mais c'est parce qu'on peut dire que les PNG. eux-mêmes ne sont, d'une certaine façon, qu'une première, ou si l'on préfère une deuxième ébauche de la *M.* Le sujet des « deux écrits » n'est point différent ; ce qui diffère, c'est la manière de présenter la doctrine. Cette fois, il n'y aurait aucune raison d'attribuer cette différence de présentation au souci qu'aurait eu Leibniz de s'accommoder à l'esprit et à la formation de destinataires déterminés <sup>(29)</sup>. Ce serait donc purement et simplement pour des raisons philosophiques que Leibniz aurait éprouvé le besoin de donner à son système un dernier développement, postérieur même à celui des PNG. Répétons-le : les « deux écrits » ne diffèrent point quant à leur sujet, mais uniquement quant au développement philosophique et systématique de ce sujet.

Mais alors, serait-ce une si grave erreur que de considérer ces « deux écrits » comme n'étant qu'un seul ? Ne pourrait-on dire à juste titre : La lettre qui ne fut pas envoyée à Rémond, le brouillon et les copies A et B des PNG. et puis le brouillon et les copies A et B de la *M.* représentent autant de stades successifs du développement d'un même travail, qui s'est achevé finalement avec la mise au point du dernier de ces mss., à savoir la copie B de la *M.* dans son dernier état ? Il est vrai que, avant l'achèvement définitif de ces travaux, Leibniz a fait part à des tiers d'un état de son travail, à savoir des PNG. Mais il est vrai aussi qu'il a également fait part de ces mêmes travaux en un état primitif de la *M.*, à Köhler, si l'on peut en croire celui-ci.

Il est vrai encore que la différence entre le dernier état du texte des PNG. et le premier état de la *M.* est considérable ; elle est peut-être même plus grande que celle entre le brouillon de lettre à Rémond et le dernier état des PNG. Mais ce fait explique pourquoi Leibniz a temporairement pu considérer comme définitifs,

<sup>(29)</sup> Cfr la lettre de Leibniz à Rémond du 26 août 1714 (pp. 14 sq.) ; GERHARDT, t. III, p. 624.

d'abord le dernier développement des PNG., puis le brouillon élaboré de la *M.*

Revenons-en au problème de l'origine de la « confusion » des deux écrits. Peut-être devons-nous la chercher encore plus loin que chez Köhler ; car comment expliquer autrement « l'erreur » de Köhler sinon en supposant que ce fut Leibniz lui-même qui y aurait donné lieu ? Nous concluons donc en formulant une hypothèse : Leibniz aurait parlé à Köhler de ce qu'il avait écrit un nouvel abrégé de son système et qu'il en avait fait part au prince Eugène et au cercle de Rémond ; il aurait permis à Köhler d'en prendre également une copie, et même une copie d'un manuscrit ultérieurement remanié et qui avait pris entretemps la forme de l'ouvrage que Köhler appellera « *La Monadologie* ».

Cette hypothèse présente encore cet avantage qu'elle permet d'élucider également la question du titre authentique de la « *Monadologie* ». D'autre part, un examen de cette dernière question appuiera l'hypothèse que nous venons d'avancer.

Comme on le sait, aucun des trois mss. leibniziens de la *M.* (brouillon, *A* et *B*) ne porte de titre. Or, la copie de la *Nationalbibliothek* de Vienne (*NB. Vienne*) en a un : celui de *Principes de la Philosophie*. Köhler l'a connu, comme il ressort des indications publiées dans les *Acta Eruditorum*. Et le fait que les *Acta* reprennent ce titre de *Principia Philosophiae* pour la traduction latine de la *M.* rend plus probable encore la conjecture que la copie *NB. Vienne* est identique à celle qui a appartenu à Köhler et qui, en original ou en copie ultérieure, a servi au traducteur qui a élaboré le texte des *Acta*.

M. Robinet, considérant que cette copie est « la plus proche des sources » — en réalité, c'est tout simplement l'unique ms. de la *M.* connu hors ceux qui ont appartenu à Leibniz lui-même — « rétablira l'exactitude historique », croit-il, en substituant le titre de *Principes de la Philosophie* à celui de *Monadologie* (p. 2). Mais en fait, l'un de ces deux titres vaut l'autre. Tous deux ne peuvent remonter qu'à Köhler.

Mais il est important de remarquer que Köhler, qui a substitué de son côté le titre de *Monadologie* à celui de *Principes de la Philosophie*, ne pouvait donc pas tenir ce dernier titre pour authentique.

Nous avons reproduit plus haut le texte de la page de titre de l'édition de Köhler. Plus intéressant encore est le titre, quelque peu

différent, qu'il a placé au dessus du texte même de la *M.*, dans cette même édition. Le voici :

« Des Herrn Baron von Leibnitz / Lehr-Sätze von denen Monaden / von der Seele des Menschen, von seinem *Systemate harmoniae praestabilitae* zwischen der Seele und dem Körper, von Gott, seiner Existenz, seinen anderen Vollkommenheiten und von der Harmonie zwischen dem Reiche, der Natur und dem Reiche der Gnade »<sup>(30)</sup>.

Or, tout devient compréhensible si c'était exactement en ces termes-là que Leibniz lui-même avait indiqué à Köhler le thème du ms. qu'il lui a confié : on comprendrait la « confusion » de Köhler, celle des éditeurs des *Acta*<sup>(31)</sup> et toute l'histoire ultérieure de cette « erreur ». Mais il se confirmerait aussi que Leibniz lui-même eût considéré les *PNG.* et la *M.* comme n'étant que des élaborations différentes d'un seul et même ouvrage au sujet identique.

Nous arrivons à cette conclusion : D'après l'ensemble des documents dont nous disposons, il n'y a qu'un seul titre authentique, à savoir celui des *Principes de la Nature et de la Grâce fondés en Raison*. Dans les papiers que Leibniz a gardés lui-même, ce titre n'apparaît que dans la copie *B* des *PNG.* dont deux copies ultérieures devaient être communiquées au prince Eugène et à Rémond. Si l'on veut donc un titre authentique pour l'écrit appelé couramment, depuis Köhler, « *La Monadologie* », qu'on le désigne encore de ce même titre de *Principes de la Nature et de la Grâce fondés en Raison*<sup>(32)</sup>.

Implicitement, nous venons aussi de nous prononcer sur le problème de la destination de la *M.* A notre avis, rien n'indique — et c'est le moins qu'on puisse dire — une destination extérieure de la

<sup>(30)</sup> *Loc. cit.*, p. 1.

<sup>(31)</sup> Il se peut que, après avoir pris connaissance du titre des *Principes* etc. sous lequel on a publié les *PNG.* dans l'*Europe savante*, Köhler et les éditeurs des *Acta Eruditorum* aient pourtant attribué une plus grande authenticité au titre de *Principes de la Philosophie* pour la *M.* On remarquera que dans l'avertissement des *Acta*, le seul mot « *Principia* » est mis en italique.

<sup>(32)</sup> On pourrait donc désigner les « deux écrits » de « *Principes<sup>1</sup>* » et « *Principes<sup>2</sup>* » ; conséquemment, on pourrait parler des manuscrits comme des « brouillon<sup>1</sup> », « brouillon<sup>2</sup> », « copie *A<sup>1</sup>* » etc. — Nous sommes cependant d'accord avec M. Robinet pour dire que, généralement, il vaut mieux ne pas « s'élever contre un usage reçu, fort commode pour distinguer ces deux opuscules qui, semblablement, traitent de *Principes* » (p. 2).

*M.* et qui serait différente de celle des *PNG.* Nous dirions que la destination de cet travail a simplement été philosophique. Pour une fois, nous nous trouverions donc, en la *M.*, devant un ouvrage leibnicien qui n'est point « une pièce de commande » en un sens ou l'autre, comme le veut M. Robinet (p. 2), (et comme on l'a toujours voulu), bien qu'il soit vrai que la *M.* ait été rédigée par Leibniz à la suite du travail auquel il s'était livré pour les *PNG.*, destinés et remis au prince Eugène et au cercle de Rémond. —

Il nous reste à tenter une nouvelle fois de fixer une date approximative pour la rédaction de la *M.* Cette date devra se situer, selon les constatations précédentes, entre celle de l'achèvement des *PNG.*, d'une part, et celle du départ de Leibniz de Vienne d'autre part. Cela vaut au moins, comme il ressort du témoignage et du texte de Köhler, pour le brouillon et pour la première copie *A.*

Malheureusement, ces deux dates limites elles-mêmes ne nous sont pas connues de façon exacte. Aux environs du 26 août 1714, Leibniz a remis une copie des *PNG.* au prince Eugène et, probablement, une autre à Bonneval et il a profité du départ de Sulli pour la France pour charger ce dernier d'en transmettre une troisième à Rémond. Mais cela n'implique pas nécessairement que les *PNG.* ne soient pas déjà achevés depuis quelque temps, bien que Leibniz ait encore travaillé sur ce texte après l'avoir passé au prince Eugène et avant de l'avoir transmis à Rémond, par l'intermédiaire de Sulli. Il se peut donc qu'un brouillon de la *M.*, mais en un état considéré par Leibniz comme non communicable, existât déjà. Les circonstances auraient cependant déterminé Leibniz à faire usage, à cette occasion, du texte des *PNG.* et de se contenter, avant de l'envoyer à Rémond, d'y apporter encore quelques corrections, comme il a d'ailleurs encore corrigé quelques passages dans la copie destinée au prince Eugène.

Quant à la date exacte du départ de Leibniz de Vienne, nous l'ignorons également. Nous savons seulement que, le 14 septembre 1714, il est rentré à Hanovre <sup>(33)</sup>.

Tout ce que nous pouvons affirmer c'est donc que la *M.*, dans son brouillon et dans sa première copie *A.*, date des derniers jours

<sup>(33)</sup> Selon Kuno FISCHER, *Gottfried Wilhelm Leibniz*, Heidelberg, 1889<sup>2</sup>, pp. 261 et 277, Leibniz est de retour à Hanovre au mois de septembre. Récemment, E. HOCHSTETTER, *Zu Leibniz's Gedächtnis. Eine Einleitung*, Berlin, 1948, p. 78, a précisé cette date : selon lui, Leibniz est « am 14. September wieder in Hannover ».

du séjour de Leibniz à Vienne en 1714, c'est-à-dire, des dernières semaines du mois d'août et éventuellement du début du mois de septembre de cette année-là. Et c'est en ce sens que nous pourrions préciser la date proposée par M. Robinet. D'autre part, comme tout indique que Leibniz n'a disposé à Vienne que de très peu de temps pour rédiger cet ouvrage et comme la copie *B* de la *M.* est écrite sur une autre rame de papier que tous les mss. précédents, on peut croire que cette dernière copie n'a été fabriquée et n'a trouvé son élaboration finale qu'après le retour du philosophe à Hanovre <sup>(34)</sup>.

Rudolf BOEHM.

<sup>(34)</sup> Cfr ROBINET, p. 2 (arrêt de la date pour les « premières ébauches de la *M.* » au « second trimestre 1714 ») et p. 12 (hypothèse que l'achèvement de la copie *B* de la *M.* « ne date que du retour à Hanovre »).